

La question de la potiche

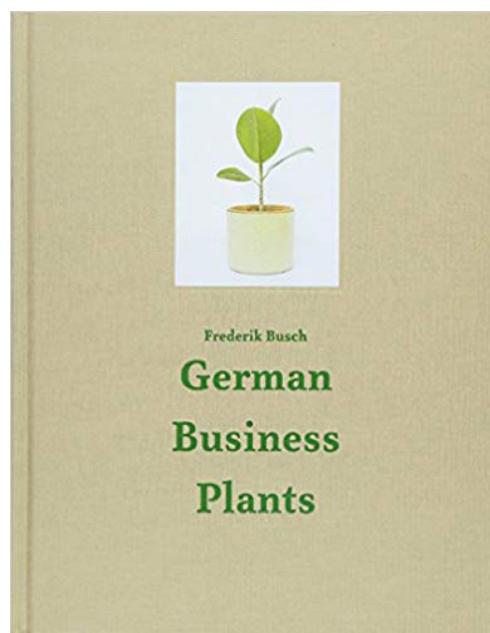
À propos de *German Business Plants*, de Frederik Busch

Hervé Laroche
ESCP Europe

Depuis quelques années, les sciences de gestion, et plus précisément les *organization studies*, ont montré, à juste titre, un intérêt inédit pour les espaces de travail et leurs aménagements. L'importance de l'organisation spatiale des activités a en effet été longtemps négligée. Rares étaient les recherches intégrant cette dimension, encore plus rares celles qui la prenaient comme objet d'étude. On peut rappeler à cet égard l'article pionnier de Jacques Girin (1987) sur la tour de bureaux, article demeuré hélas sans véritable descendance. Il a fallu l'explosion du phénomène *start-up*, avec ses innovations en matière d'espace de travail, pour que le sujet devienne à la mode, sous l'angle d'une interrogation des pratiques, jusque-là considérées comme naturelles, en usage dans les entreprises. Espaces partagés, de *co-working*, *fab labs*, etc. : les travaux se sont multipliés (Fabbri & Charue-Duboc, 2016 ; De Vaujany & Vaast, 2013 ; Benedetto-Meyer & Cihuelo, 2016) ; à tel point que nul ne saurait ignorer, aujourd'hui, la question spatiale : comment la distribution de l'espace influe-t-elle sur les acteurs, sur leur comportement et leurs activités ? Ce qui peut être également formulé ainsi : quels types de distribution (quel type d'espace) produit quels effets ?

Curieusement, cette question est restée centrée sur les humains. Or cela fait bien longtemps désormais que nous disposons des outils conceptuels pour intégrer dans nos analyses des organisations les non-humains. Comme on le sait, l'importance de ceux-ci dans les réseaux a été en premier mise en lumière par Callon (1988). Dans l'examen de la question spatiale, les non-humains ont conservé le rôle passif qui leur est trop communément alloué. Nul n'a jamais considéré comme des actants les poufs multicolores ou les *baby-foot* qui égaient les espaces conçus pour produire de l'innovation dans les *start-ups* ou les incubateurs.

Cette étroitesse de vue est certainement à regretter. Mais elle est encore plus stupéfiante, et déplorable, lorsque l'on réalise que cette exclusion des actants non humains a impitoyablement englobé des êtres



vivants. À l'heure où le vivant, animal et végétal, se voit menacé d'extinction et de dénaturation par les effets néfastes des activités humaines, c'est là une prise de conscience particulièrement douloureuse, certes, mais également, on peut l'espérer, salvatrice, ou, à tout le moins, porteuse d'espérance. Comme c'est, hélas !, souvent le cas, il aura fallu une contribution étrangère au champ des sciences de gestion, et pour tout dire, tout à fait étrangère également au champ scientifique, pour nous ouvrir les yeux. À mon sens, il s'agit ni plus ni moins que d'un changement de paradigme. Dans le même temps, la révélation de la présence évidente d'êtres dignes d'attention et pourtant ignorés souligne cruellement à quel point nous avons pu être sourds et aveugles face à leur humble protestation, muettement perpétrateurs et complices d'une faute scientifique et, n'ayons pas peur de le dire vertement, d'une faute morale.

C'est donc un photographe qui aura été à l'origine du chambardement à venir : Frederik Busch, auteur de cet ouvrage immensément novateur par son sujet et par son approche, qu'est *German Business Plants* (<https://www.frederikbusch.com/>). Notons tout de suite que, faute de place, je ne commenterai pas autrement le caractère germanique qui est signalé dans le titre. L'étude interculturelle des plantes de bureau a certainement un futur très riche. Mais elle ne sera jamais qu'un développement de ce qui apparaît comme un champ immense à défricher : l'étude des plantes de bureau en relation avec l'espace de travail et avec les activités conduites dans ces espaces de travail ; plus exactement, l'insertion des plantes de bureau dans les réseaux constitutifs de ces activités, tout particulièrement (mais non exclusivement) dans leur extension spatiale.

Une rapide recherche bibliographique nous force en effet à admettre que la littérature académique est demeurée fort discrète sur le sujet. On trouve certes une précurseure en la personne d'Elisabeth Pélegrin-Genel, une praticienne de l'aménagement de bureaux dont l'ouvrage – *L'Angoisse de la plante verte sur le coin du bureau* – montre que, dès 1994, elle a eu l'intuition de cette déficience aigüe d'intérêt pour les plantes de bureau. Cependant, l'ouvrage reproduit globalement une posture classique : au-delà du titre, la plante n'y est guère considérée pour elle-même. Dans les rares travaux ultérieurs, qu'il s'agisse d'analyser des espaces réels (Montjardet, 1996) ou les représentations sociales des espaces de travail (Jeantet & Savignac, 2010), la plante reste confinée à une fonction décorative ou, au mieux, symbolique. On ne peut manquer de déceler une certaine condescendance dans la manière de traiter le sujet (traitement de plus tout à fait incident, par ailleurs). Dans la littérature internationale, la question de la plante de bureau est abordée plus frontalement. Elle y est associée aux problématiques d'efficacité et de bien-être (Bringslimark *et al.*, 2009). On ne peut que se réjouir de voir les preuves empiriques s'accumuler en faveur d'une démonstration de l'influence positive des plantes de bureau sur un vaste ensemble de variables, telles que l'attention (Raanaas *et al.*, 2011), la productivité (Bakker & van der Voordt, 2010), voire la compétitivité (Thomsen *et al.*, 2011). Mais, pour prendre ce dernier article, paru dans *HortScience* (*HortScience* et non *OrgScience*, hélas !), la sophistication de l'investigation empirique et l'étendue du modèle proposé ne peuvent dissimuler ce présupposé apparemment intangible : les plantes sont censées bénéficier aux humains, et non l'inverse. À cet égard, le titre de cet article [« *People–plant relationships [...]* »], ne doit pas nous leurrer : les relations sont envisagées d'une manière univoque. D'un point de vue ontologique, on pourrait tout à fait reproduire cette recherche en changeant d'objet et publier, par exemple,

un « *People–mug relationships in an office workplace: perceived benefits for the workplace and employees* ».

L'ouvrage pionnier de Frederik Busch est à notre connaissance le premier à opérer un changement radical de perspective, même si, reconnaissions-le, il ne fait qu'effleurer le sujet. En quoi l'œuvre de Frederik Busch apporte-t-elle une contribution radicalement nouvelle ? La réponse est toute simple : son enquête minutieuse et pleine de tact révèle que ces plantes ont un vécu cognitif et émotionnel d'une richesse qui n'a rien à envier aux humains. Ainsi, pour ne prendre que quelques exemples (voir les planches et les légendes qui les accompagnent), on est puissamment saisi lorsque l'on réalise que Sören aspire à un engagement professionnel bien supérieur à ce qui lui est proposé. De même, les efforts de Tristan pour mobiliser ses ressources internes ne semblent guère payés de retour, même si l'enquête reste évasive sur ce point. Tout comme, semble-t-il, les goûts pour les cultures étrangères exprimés par Ulla : trouvent-ils vraiment à être employés ? Quelles sont, pour Sven, les contreparties à l'effort permanent qui est exigé de lui ?



Sören wants more than just a job (fig. 26)



Tristan strengthens his internal team (fig. 45)



Ulla likes foreign cultures (fig. 36)



Sven is trying once more (fig. 43)

Si l'on se risque à ces interprétations critiques, c'est que, malgré la neutralité parfois austère de l'ouvrage, la souffrance psychologique en imprègne chaque page. Ainsi de la tristesse, contagieuse mais digne, que Paul laisse transparaître, ou des tendances

à l'évasion de l'émouvante Ute, aux prises, manifestement, avec des difficultés de concentration.



Paul is sad (fig. 32)



Ute suffers from daydreaming (fig. 28)

La quiétude apparente des plantes de bureau ne doit pas nous tromper. La vie de bureau n'a rien de paisible et l'harmonie n'y est pas de mise. Pour un Hardtmuth qui obtient la sécurité de l'emploi et semble prospérer, combien d'Ingrid qui, courageusement et malgré tout, refusent d'abandonner ?



Hardtmuth gets the permanent contract (fig. 50)



Ingrid isn't giving up (fig. 38)

Inutile ici de multiplier les exemples. J'enjoins vivement le lecteur à acquérir l'ouvrage et à en faire une lecture attentive. De multiples interprétations en sont possibles, sans aucun doute, mais une conclusion s'impose, qui ne laisse aucune échappatoire : après des temps de mépris qui n'ont que trop duré, la question de la potiche doit être abordée sérieusement. Et, à cet égard, à la lumière des travaux de Frederik Busch, on ne saurait trop dénoncer les infâmantes expressions « potiches » ou « plantes vertes » parfois utilisées pour qualifier des humains dont la contribution est jugée minimale ou inexistante, telles les hôtesses d'accueil étudiées par Schütz (2006). D'une manière fort significative, cette dernière y voit avant tout une dévalorisation du travail assuré par les humaines. Mais elle ne songe nullement à fustiger le tort causé

aux véritables potiches ou plantes vertes. La « dé-différenciation humain/végétal » (André-Fustier, 2011) n'est envisagée qu'au point de vue de l'humain. Le végétal est réduit au silence de l'objet. Faut-il donc rappeler que, lorsqu'une comparaison péjorative est mobilisée, les deux termes sont affectés négativement ? Pensons aux invectives spécistes hélas trop fréquentes dans les couloirs et les salles de réunion. Les plantes de bureau n'auraient-elles pas droit au même respect que les huîtres (au soi-disant faible Q.I.) et autres vaches (possiblement grosses) ?

J'ai mentionné plus haut mon étonnement devant la myopie coupable, face aux plantes de bureau, dont ont fait preuve les spécialistes de l'étude des organisations, y compris et surtout ceux qui ont pour objet d'éclairer les espaces de travail, ainsi que ceux qui se font fort de faire parler les non-humains. Je ne peux m'empêcher d'associer à cette regrettable négligence les tenants des approches critiques du management. Car, s'il y a bien une minorité à défendre, c'est celle des plantes de bureau. S'il y a bien une domination sans partage, une exploitation à dénoncer, une gouvernementalité perverse, c'est celles qui s'exercent sur les plantes de bureau. N'est-il pas plus que temps de dénoncer la plantophobie comme une des pires conséquences du capitalisme ultralibéral ? Et comment également admettre sans ciller que les heideggeriens, si soucieux d'éviter l'anthropocentrisme, ou les derridiens, si contempteurs du logocentrisme, soient restés indifférents à la condition des plantes de bureau ? Comment n'y ont-ils pas vu, au contraire, une splendide opportunité d'avancée conceptuelle (vers le décentrement) en même temps qu'une cause légitime à défendre ?

On pourra me trouver bien dur envers mes collègues lorsque je leur impute rien de moins qu'une faute scientifique et morale. Il va de soi, cependant, que je ne m'en absous en rien. En tant qu'infatigable avocat des approches en termes de *sensemaking*, je ne peux qu'être confondu devant mon ignorance continue (*ongoing ignoring*). L'évidence était cependant sous mes yeux : pendant toute ma carrière, les plantes académiques (*academic plants*, ou *business studies plants*) qui habitent (j'ai failli écrire : « orment ») les bureaux de mon institution n'ont eu droit qu'à mon mépris. Je confesse être allé jusqu'à railler les proliférations végétales entretenues par certaines assistantes (joignant ainsi le sexism à la plantophobie) et à refuser de les assister à mon tour (ainsi va la domination) lorsque, partant en congés, elles me priaient de veiller à les arroser régulièrement (on frise ici le planticide).

Lisons donc Frederik Busch, et engageons-nous sans plus tarder dans un vaste programme de recherche qui rétablisse les plantes de bureau dans leur dignité et les remette en pleine lumière. Elles en ont terriblement besoin. Il y a là probablement les prémisses d'un mouvement plus vaste de réhabilitation du végétal dans les sciences de gestion. On peut espérer, pourquoi pas, que cette réhabilitation soit le terreau sur lequel fleurira un *vegan turn* qui, s'ajoutant aux tournants précédents et à la prochaine légalisation du cannabis thérapeutique, nous mettra enfin la tête à l'endroit ■

Références

- André-Fustier Francine (2011) "Identifications à l'autre différent et projections déshumanisantes", *Le divan familial*, n°27, pp. 39-54.
- Bakker Iris & van der Voordt Theo (2010) "The Influence of Plants on Productivity: A Critical Assessment of Research Findings and Test Methods", *Facilities*, vol. 28, n° 9/10, pp. 416-439.

- Bringslimark Tina, Hartig Terry, & Patil Grete G. (2009) "The Psychological Benefits of Indoor Plants: A Critical Review of the Experimental Literature", *Journal of Environmental Psychology*, vol. 29, n° 4, pp. 422-433.
- Benedetto-Meyer Marie & Cihuelo Jérôme (2016) "L'espace dans l'analyse du travail. Présentation du Corpus", *La nouvelle revue du travail*, n° 9 [en ligne], <http://journals.openedition.org/nrt/2859/> DOI : 10.4000/nrt.2859.
- Busch Frederik (2018) *German Business Plants*, Heidelberg, Kehrer Verlag.
- Callon Michel (1986) "Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc", *L'Année sociologique (1940/1948)*, vol. 36, pp. 169-208.
- De Vaujany François-Xavier & Vaast Emmanuelle (2014) "If These Walls Could Talk: The Mutual Construction of Organizational Space and Legitimacy", *Organization Science*, vol. 25, n° 3, pp. 713-731.
- Fabbri Julie & Charue-Duboc Florence (2016) "Les espaces de coworking. Nouveaux intermédiaires d'innovation ouverte?", *Revue Française de Gestion*, vol. 42, n° 254, pp. 163-180.
- Girin Jacques (1987) "Le siège vertical. Vivre et communiquer dans une tour de bureaux", *Gérer et comprendre*, n° 9 (décembre), pp. 4-14.
- Jeantet Aurélie & Savignac Emmanuelle (2010) "Les représentations sociales du travail dans les séries de divertissement : le travail comme ressort du loisir", in Eyraud Corine & Lambert Guy [eds], *Filmer le travail. Films et travail : cinéma et sciences sociales*, Aix-en-Provence, Presses de L'Université de Provence, pp.187-192.
- Monjaret Anne (1996) "Être bien dans son bureau : jalons pour une réflexion sur les différentes formes d'appropriation de l'espace de travail", *Ethnologie française*, vol. T 26, n° 1, pp. 129-139.
- Nieuwenhuis Marlon, Knight Craig, Postmes Tom & Haslam S. Alexander (2014) "The Relative Benefits of Green Versus Lean Office Space: Three Field Experiments", *Journal of Experimental Psychology: Applied*, vol. 20, n° 3, pp. 199-214.
- Pélégrin-Genel Elisabeth (1994) *L'angoisse de la plante verte sur le coin du bureau*, Paris, EME Editions Sociales Françaises (ESF).
- Raanaas Ruth K., Evensen Katinka Horgen, Rich Debra, Sjøstrøm Gunn & Patil Grete (2011) "Benefits of Indoor Plants on Attention Capacity in an Office Setting", *Journal of Environmental Psychology*, vol. 31, n° 1, pp. 99-105.
- Schütz Gabrielle (2006) "Hôtesse d'accueil", *Terrains & Travaux*, n° 10, pp. 137-156.
- Thomsen Jane Dyrhaug, Sønderstrup-Andersen Hans K.H. & Müller Renate (2011) "People-Plant Relationships in an Office Workplace: Perceived Benefits for the Workplace and Employees", *HortScience*, vol. 46, n° 5, pp. 744-752.

*Expédition nocturne autour de ma chambre, Ch. VI,
gravure de Saal (1887)*

